

BRICE MATTHIEUSSENT

LE JOUEUR  
ET SON OMBRE

roman

PHÉBUS  
LITTÉRATURE FRANÇAISE

Celui-ci est pour Laure, Yann, Lou et Alice.

© Libella, Paris, 2019

I.S.B.N.: 978-2-7529-1205-3

«D'où vient que vous êtes si fermement, si triomphalement persuadés que seuls le positif et le normal – bref, en un mot, le bien-être – sont dans les intérêts des hommes? Votre raison ne se trompe-t-elle pas dans ses conclusions? Et si les hommes n'aimaient pas seulement le bien-être? Et s'ils aimaient la souffrance exactement autant?»

DOSTOÏEVSKI, *Les Carnets du sous-sol*.



J'ai été joueur de tennis professionnel. Presque dix ans. Je détiens le record du match le plus court de toute l'histoire de ce sport : vingt-sept minutes et dix-huit secondes, perdu 6-0, 6-1 au tournoi d'Indian Wells, en Californie, contre un joueur médiocre mais imperturbable, un de ces bûcherons scandinaves dépourvus de talent sinon de puissance qu'en d'autres circonstances j'aurais facilement battu. Ce jour-là, sous un soleil de plomb, devant plusieurs milliers de spectateurs venus me voir jouer, moi, et certes pas ce Viking interchangeable avec tous les clones de sa horde, j'avais mal aux dents et je venais de passer une nuit blanche en compagnie de ma fiancée de l'époque, Nastasia, Natacha ou Iéléna, je ne sais plus ; c'était une joueuse russe prometteuse, pleine de fougue et d'enthousiasme, encore plus douée sur la surface rapide des draps en satin de mon palace que sur n'importe quel court de tennis en ciment, terre battue ou Decoturf.

Même si je n'en suis pas fier, je détiens ce record. Ma célébrité d'alors était due à des causes inverses, car je gagnais presque toujours, et cette défaite au pas de charge, *ma* défaite pour une fois, a surpris tout le monde, moi compris.

Comme cette déroute en deux sets secs, je vais trop vite. Il me faut remonter dans le passé. Junior déjà, on me prenait pour un prodige, un joueur au toucher de balle inégalable, à la rapidité stupéfiante, à l'intelligence tactique diabolique : j'étais capable de me glisser dans la tête de mon adversaire et, au bout de trois ou quatre jeux, de déceler son point faible, son talon d'Achille, son angoisse ou sa hantise – les amorties masquées, l'alternance de balles longues et courtes, le pilonnage du revers ou du coup droit, la répétition de balles bombées qui l'obligeaient à reculer jusque dans les bâches ou à sauter très haut. En plus de ces coups classiques, les ahans sonores que je faisais exprès de pousser à chaque frappe agaçaient certains de mes adversaires, le temps démesuré mais licite que je prenais avant de servir en insupportait beaucoup, des discussions prolongées avec l'arbitre figuraient aussi parmi mes stratagèmes destinés à déstabiliser l'autre joueur, à l'énerver au point qu'il perdait sa concentration, puis perdait tout court. Je n'abusais pas de ces expédients peu glorieux, du moins au début : mon talent, ma rapidité, ma puissance, mon coup d'œil me suffisaient en général pour remporter le match sans recourir à ces ruses. Plus tard seulement, j'ai ajouté à mes dons naturels ces bassesses relevant davantage de la guerre psychologique, moderne et sale, que du tournoi de chevalerie.

Ne brûlons pas les étapes. Avant l'âge de vingt ans, il m'est arrivé de gagner trente matchs d'affilée en des combats à peu près loyaux, parfois sans perdre un seul set, et même, à une occasion, sans avoir une seule balle de break contre moi. J'étais le meilleur joueur junior de ma génération. « Génie précoce », « étoile montante », « futur champion », « diamant brut » – ce n'était pas moi

qui le clamais, mais les journalistes sportifs, qui ajoutaient volontiers dans leurs articles que j'étais promis à un « avenir fracassant » (ils ne croyaient pas si bien dire). Je faisais mon apprentissage et, déjà, mes preuves. Quand d'autres travaillaient d'arrache-pied pour perfectionner un jeu défaillant, je réussissais presque tous mes gestes techniques sans effort apparent, avec une nonchalance que beaucoup prenaient pour de l'arrogance, en manifestant une facilité innée, un relâchement et une décontraction qu'on confondait volontiers avec de la vanité.

Moi, arrogant ? Moi, vaniteux ? Non, pas encore. C'est venu plus tard, quand j'ai intégré le circuit professionnel et très vite progressé au classement. Mais au début, j'étais modeste, appliqué, certes conscient d'être un excellent joueur promis à un bel avenir, mais j'avançais pas à pas, avec patience, un match après l'autre, un tournoi gagné après l'autre, sans que mes trophées ni l'argent qui affluait me montent à la tête.

Oui, je gardais les pieds sur terre, et mon équilibre mental stupéfiait tout le monde : les journalistes, convaincus que j'avais l'étoffe d'un champion, s'étonnaient de me voir aussi pragmatique et discret ; les autres joueurs commençaient à me considérer comme un épouvantail sur les courts, mais ils respectaient mon fair-play, ma gentillesse, mon affabilité. Ainsi, dès que mon adversaire se blessait, glissait malencontreusement et tombait en se tordant le genou ou la cheville, je me faisais un devoir de sauter aussitôt par-dessus le filet comme un coureur de 110 mètres haies pour l'aider à se relever, lui demander si ça allait. On m'a souvent vu raccompagner vers les vestiaires un adversaire grimaçant et claudiquant ; je lui serrais la taille, son bras m'entourait les épaules, il

s'appuyait sur moi, tel un soldat blessé revenant du front, soutenu par un camarade. Les spectateurs debout dans les gradins applaudissaient à tout rompre le valeureux combattant tombé au champ d'honneur, mais surtout son adversaire implacable soudain métamorphosé en infirmier compatissant.

Mon père, qui depuis ma prime jeunesse était mon entraîneur, ne comprenait pas très bien, lui non plus, d'où me venaient cette mesure, ce sérieux, cette gentillesse. D'après lui, ça ne me ressemblait pas. Il s'appelait Thomas, je me prénomme Chris. À moins de t'intéresser au tennis depuis plusieurs décennies, notre patronyme ne te dira rien. Lui-même ancien sportif de haut niveau, Thomas avait eu une brève heure de gloire dans l'athlétisme avant de perdre tous ses gains dans des investissements financiers hasardeux. Il était d'un caractère emporté, sanguin, excessif qui le poussait trop souvent à un comportement déplacé, voire violent. Un seul exemple suffira : lors d'un de mes premiers tournois en Nouvelle-Zélande, alors que mon adversaire venait de remporter un point sur une balle litigieuse, déclarée bonne mais qu'il avait vue fautive, largement dans le couloir, mon père a bondi des gradins en hurlant de colère pour rejoindre la chaise d'arbitre, en escalader les cinq marches raides et flanquer un grand coup de tête au malheureux arbitre en lui explosant le nez et l'arcade sourcilière. Deux ou trois juges de ligne aussitôt accourus ont eu le plus grand mal à maîtriser le fou furieux qui vociférait toujours, comme si ce pauvre salarié du club local, promu au perchoir pour la durée du tournoi, venait non pas de commettre une erreur malencontreuse ainsi qu'il arrive parfois, mais de briser



ma carrière, de tuer dans l'œuf l'avenir de son rejeton en jugeant bonne une balle que lui-même était certain d'avoir vue fautive. Cet impardonnable coup de sang paternel a eu plusieurs conséquences désastreuses : j'ai perdu le match alors que je menais largement au score ; ensuite, cette défaite a mis fin à ma brillante série de vingt-six victoires d'affilée, je m'en souviens encore avec dépit. Enfin, la fédération de tennis a infligé une lourde amende au coupable et lui a interdit de m'accompagner sur les courts pendant un an.

J'ai dit qu'il ne comprenait pas bien d'où me venaient ma sérénité, mon détachement face à mes succès. Moi non plus, je ne sais pas aujourd'hui comment j'ai réussi, du moins au début, à garder mon calme, à passer pour un modèle d'équilibre et de modestie alors que je remportais tous ces tournois avec facilité. Car avant mes succès sportifs, j'avais été ce qu'on appelle un enfant difficile : mauvais élève, j'étais sans arrêt puni pour avoir injurié mes professeurs ou frappé mes camarades jusqu'au sang. Je rentrais souvent à la maison couvert de plaies et de bleus, les vêtements en loques ; mon père, qui vivait seul avec moi depuis le décès de ma mère, m'insultait alors, me frappait, m'envoyait me coucher sans dîner. J'ai fugué à plusieurs reprises et seul le désir de rejouer au tennis dans le club où Thomas m'avait inscrit me poussait à rebrousser chemin pour rentrer chez nous, honteux. Très jeune, des copains plus âgés et plus délégués que moi m'ont initié à la drogue ; là encore, c'est ma passion du tennis qui m'a sauvé et permis de ne pas sombrer dans la délinquance ou la dépendance. Chaque fois, malgré les raclées paternelles que j'anticipais avec terreur, je faisais demi-tour et rentrais penaud au bercail pour pouvoir

continuer de taper dans la petite balle jaune, sous la houlette de papa ou plutôt sa cruelle fêrule.

Dès que j'ai été en âge de participer aux tournois pour cadets, puis juniors, je me suis assagi comme par magie. Mon père en a été le premier surpris, car il s'attendait de ma part aux mêmes débordements incontrôlables sur le court que dans ma vie quotidienne – peut-être aux mêmes bêtises que celle qui l'avait poussé à assener ce malencontreux coup de tête à un arbitre de chaise.

Un matin, lors d'une séance d'entraînement avec lui avant un tournoi junior à Melbourne, je me suis énervé contre le vacarme des voitures qui passaient sur l'auto-route toute proche du court, j'ai flanqué plusieurs grands coups de raquette dans le filet et crié :

«J'arrive pas à me concentrer, putain ! J'en ai marre de ces gaz d'échappement et de ces klaxons de merde !»

Il a aussitôt bondi de sa chaise en plastique installée au bord du court pour me rejoindre au filet. Son visage rouge de colère s'est approché si près du mien qu'un instant, aveuglé par ma propre fureur et au bord des larmes, je n'ai plus reconnu mon père : sur ce front violacé, élargi par une calvitie précoce, ainsi qu'autour des yeux et de la bouche, les rides m'ont paru aussi profondes que des ravins ou des cicatrices. «Tu as le droit de perdre, m'a-t-il averti d'une voix frémissant d'une rage qu'il maîtrisait à peine. Mais si jamais tu te comportes en voyou pendant un match, au moindre mot déplacé, incorrect, au moindre geste injurieux, à la première incartade, je te casse toutes tes raquettes sur le crâne et je t'envoie dans une académie militaire. Vu ?»

Je me suis figé, j'ai reculé d'un pas, enfin reconnu mon géniteur et acquiescé d'un signe de tête. J'avais compris,

mais je savais aussi que ses menaces étaient superflues : je n'étais plus l'adolescent brutal et teigneux qui se faisait virer d'un lycée après l'autre, se battait pour un oui ou pour un non, buvait et se droguait, fuguait et flirtait avec la délinquance. Mon père ne s'en était peut-être pas aperçu, mais, même s'il m'arrivait encore de hurler de colère ou de frapper le filet avec ma raquette, j'avais changé du tout au tout.

Mon comportement respectueux, presque obséquieux, envers mes adversaires, les arbitres, superviseurs, juges de ligne, ramasseurs de balles, mais aussi envers le public et les journalistes me surprenait moi aussi. Peut-être mon agressivité naturelle, ma révolte instinctive contre toute forme d'autorité, mon goût pour la querelle et parfois la violence avaient-ils quitté ma vie quotidienne pour se focaliser entièrement sur le tennis. Je n'ai pas d'explication claire de ce changement radical, mais j'étais désormais doux comme un agneau, obéissant, poli, à l'écoute des autres ; les matchs et les entraînements forcés canalisait sans doute ma hargne, ils absorbaient mon adrénaline. J'ajouterai que Thomas n'avait pas besoin de me menacer de m'inscrire dans une académie militaire, car j'y étais déjà : depuis belle lurette et sans s'en rendre compte, il m'imposait cette discipline stricte et ces exercices abrutissants, répétés jusqu'à l'épuisement physique et mental, qui caractérisent, paraît-il, la formation des futurs soldats dans n'importe quelle école militaire.

Certains parleront à son propos de lapsus révélateur ; la menace de mon père soulignait surtout son incapacité à concevoir une alternative à la violence – la sienne ou la mienne – en dehors du recours à une discipline de fer

destinée à anéantir toute velléité de rébellion, à mater la bête immonde.

Je suis très vite monté en grade dans la hiérarchie tennistique : cent vingtième joueur mondial à dix-huit ans, centième à dix-neuf, quarantième à vingt, onzième à vingt et un ans. Une ascension vertigineuse, qui m'étonnait moi-même. Mon père jubilait. Il voyait ses efforts enfin récompensés, il savourait à travers moi, son unique rejeton, la célébrité sportive à laquelle lui-même n'avait pas eu droit, ou si peu. Grâce au pourcentage qu'il touchait sur mes gains, lui qui avait toujours vécu chichement, sinon dans la pauvreté, du moins en surveillant constamment ses dépenses, sans jamais s'offrir ni m'offrir des vacances ou ces escapades du week-end dont mes camarades d'école profitaient et que, dès le lundi matin, ils prenaient un malin plaisir à me décrire en détail pour m'humilier, lui qui durant des années s'était serré la ceinture pour me payer mes raquettes, mes balles, mes tenues, mon inscription au club de tennis local où il m'entraînait avec un acharnement suspect, il s'est alors acheté un appartement cossu dans un quartier chic, une voiture neuve dernier cri, toute une collection de costumes flamboyants, des montres hors de prix et des bijoux de luxe, surtout des chaînes en or massif qu'il arborait autour du cou dans l'échancrure de sa chemise largement ouverte, avec une vulgarité affichée, comme le premier malfrat venu. On aurait dit non seulement qu'il prenait sa revanche sur la médiocrité de sa vie passée, mais aussi qu'il se vengeait de l'ostracisme qu'à cause de sa frasque sanglante il avait subi en se faisant exclure des tournois.

Seul dans sa loge réservée au staff d'un des deux

joueurs du match, conscient des appareils photo et des regards ébahis ou narquois braqués sur lui, il bombait le torse, écartait largement les bras sur les dossiers voisins, saluait de parfaits inconnus d'un geste nonchalant de la main, se levait sans raison avec un sourire avantageux, déambulait lentement dans les travées en roulant des épaules comme un politicien véreux ou une star de cinéma pour mettre en valeur sa quincaillerie scintillante, ses costumes luxueux, ses lunettes de soleil à cinq cents dollars, ses chaussures sur mesure. Longtemps, il s'est ainsi pavané de stade en stade, provocateur et imbu de lui-même, défiant quiconque de lui contester sa respectabilité nouvelle, comme si elle était due à ses seuls mérites et non à mes performances.

Le plaisir qu'il tirait de ces simagrées de nouveau riche me touchait et me faisait honte à la fois. J'étais heureux de le voir enfin récompensé de ses efforts, du temps et de l'argent qu'il avait consacrés sans barguigner à ma formation : il avait gagné son pari, il avait réussi, ou plutôt j'avais réussi avec son aide à me hisser au sommet de la hiérarchie du tennis, et il bénéficiait de ma célébrité ainsi que de ma fortune. En même temps, j'aurais volontiers renoncé à la moitié de mes gains pour ne pas le voir se donner ainsi en spectacle dans les gradins. Oui, il me faisait honte. Sa vulgarité, son arrogance, le plaisir imbécile qu'il prenait à être la cible de tous les regards me répugnaient d'autant plus qu'il ne semblait pas remarquer que bon nombre de ces regards étaient moqueurs : désormais connu comme le loup blanc, mon père est devenu une attraction de fête foraine dont les spectateurs et les caméras de télévision attendaient avec impatience l'apparition. Dès qu'il s'installait au bord du

court, toujours seul au milieu des places vides de sa loge, les applaudissements et les sifflets fusaient comme si l'un des deux joueurs du match venait de faire son entrée dans l'arène. Thomas levait alors les bras pour saluer le public avec un large sourire, en se tournant de droite et de gauche afin d'exhiber fièrement non seulement ses colifichets de truand ou de maquereau, mais aussi ses nouvelles dents impeccables que je lui avais payées. Mais c'étaient des acclamations mauvaises, des sifflets ironiques qui accueillaient son arrivée dans le stade, parfois même accompagnés de quelques éclats de rire. Comme les clowns qui, lors de certains tournois, envahissaient le terrain pour distraire le public lors des pauses entre deux jeux, mon père était devenu un pitre, mais un pitre ignorant qu'il en était un : la presse s'en gaussait, tout le monde le savait, sauf lui. Il s'obstinait à attribuer sa notoriété à ses seuls efforts, à sa ténacité, sa force de caractère, et puis à sa chance, à son nez : tel un turfiste avisé et roublard, il avait misé sur le bon cheval, moi, et décroché le jackpot. Pour lui, sa réussite professionnelle et sociale résultait de la combinaison subtile de ces deux qualités : la ténacité et la chance. En bon businessman, il avait su tirer parti de ses atouts et il croyait mordicus que le public acclamait son parcours sans faute.

J'avais honte de sa panoplie clinquante, mais encore plus de sa naïveté, de ce malentendu dont il était à la fois la cause et la victime. Lorsque je quittais les vestiaires pour entrer sur le court, j'évitais de regarder dans sa direction, je saluais le stade tout entier à l'exception de la loge où il trônait en monarque ridicule, comme si cet enclos était la cage d'un fauve ou la cellule d'un fou malfaisant. Pendant le match, en difficulté face à mon

adversaire, quand tant de joueurs se tournaient vers leur entraîneur afin de chercher un regard amical, un encouragement, un conseil ou un signal secret, convenu à l'avance, pour modifier leur stratégie, je ne sollicitais jamais l'attention de Thomas. Et je redoutais secrètement le jour où, face aux milliers de spectateurs hilares qui le bombarderaient de leurs flashes, il comprendrait enfin la vérité cruelle, la profondeur du long quiproquo où il avait cru voir de l'amour et de l'admiration là où il n'y avait que dérision et moquerie. Ce jour-là, face à la foule déchaînée, il blêmirait, enragerait, puis sombrerait dans la dépression, ne voudrait plus jamais entendre parler du tennis tout en continuant, bien sûr, à toucher cette part de mes gains qui lui permettaient de se convaincre qu'il avait réussi tout seul, à la force de *son* poignet.

Enfin, j'en voulais à cette crapule de me prendre pour un idiot, de tirer la couverture à lui, d'exercer sans vergogne son parasitisme de la gloire en feignant de croire que je n'étais qu'un accessoire de son triomphe financier et mondain, un simple cheval gagnant, un banal numéro de loterie, alors que j'en étais la cheville ouvrière, l'origine et le moyen.

J'étais donc partagé, ou plutôt écartelé : d'un côté, il y avait la satisfaction de voir mon père enfin heureux ; de l'autre, le dégoût et la honte face à ses excentricités qui rejaillissaient sur moi comme un parasitisme inversé – non pas de ma gloire mais de sa bêtise, une sorte de contamination sournoise qui me menaçait.

Toujours irréprochable sur les courts, gagnant mes matchs avec une régularité de coucou suisse, manifestant ma gentillesse à la moindre occasion, sans doute miné par l'attitude irresponsable de mon père, dont je m'occupais désormais plus qu'il ne m'entraînait, je me suis mis à sortir le soir. De plus en plus souvent. Même à la veille d'un match important contre un membre du top 10 ou contre l'un de ces rares joueurs qui, comme moi, ne cessait de grimper au classement et constituait donc un adversaire dangereux.

Ce n'était plus de la graine de racaille que je fréquentais lors de mes sorties, plutôt le haut du panier, ce qu'on appelle communément la bonne société : non pas les petits délinquants des quartiers pauvres, les voleurs à la tire, les dealers minables avec lesquels je m'étais acoquiné des années plus tôt et qui disparaissaient parfois des rues pendant quelques semaines ou quelques mois pour purger une peine de prison avant de reprendre leurs trafics ; mais les grands délinquants impunis de la haute finance, des producteurs de cinéma, des héritiers ou de riches rentiers qui avaient fait fortune dans des activités plus ou moins louches, des propriétaires de chaînes de



casinos ou d'entreprises pétrolières, des magnats de l'industrie, des célébrités nationales, voire internationales.

Dans chaque ville où je jouais, le gratin local organisait des réceptions en mon honneur, m'invitait comme une pop star de passage pour une série de concerts, un acteur célèbre ou un écrivain à la mode faisant étape lors de sa tournée promotionnelle. Fêté, adulé, courtisé à cause de mon ascension spectaculaire qui, en un temps record, m'avait propulsé dans le club très fermé des champions du tennis mondial, j'étais la principale attraction de la fête, l'aimant qui attirait tous les regards, le clou du spectacle.

Contrairement à Thomas, qui dans le stade prenait cette attention publique pour argent comptant, je n'étais pas dupe. Je savais très bien qu'il aurait suffi de quelques contre-performances, d'une blessure ou d'une maladie pour que se referment soudain les portes de ces salons chics, de ces appartements cossus aux murs couverts de tableaux de maître, de ces luxueuses villas avec piscine en forme de cœur, de fleur de lotus, de court de tennis ou, plus vulgairement, de pénis. Dans tous ces lieux auxquels je n'étais pas habitué, que j'avais seulement vus dans des magazines ou au cinéma, en les croyant à jamais inaccessibles, on me recevait maintenant avec une admiration béate au milieu d'une nuée d'invités surexcités à l'idée de rencontrer le prodige, et de domestiques compassés qui déambulaient parmi les gens chics avec leurs plateaux de petits fours, de canapés sophistiqués et de coupes de champagne, aussi imperturbables et concentrés que des tennismen professionnels ou des juges de ligne.

Ce que je comprenais intuitivement, ce qu'on me faisait sentir d'une ville à l'autre, d'une fête à la suivante,

bien que sans jamais me le signifier clairement, c'était que malgré mes origines modestes tous ces gens me considéraient désormais comme un des leurs : je faisais partie de leur monde à part, de cette caste des très riches pour qui le restant de l'univers – d'où je venais et que je n'avais pas oublié – comptait pour rien.

Comme Cendrillon, j'étais convié, non pas au bal du prince, mais dans la villa du nabab, version américaine, européenne ou orientale du château de conte de fées, avec jacuzzis à la place du bassin d'ornement, grosses berlines allemandes au lieu des carrosses, jeunes femmes fringantes incarnant les reines inaccessibles et les chastes princesses du sang à diadème étincelant et en robe à crinoline. Au début, toujours comme Cendrillon, je n'en croyais pas mes yeux. Par quel miracle m'accueillait-on avec tant d'égards, de sourires, de paroles bienveillantes, dans ces lieux que j'avais autrefois crus cantonnés pour toujours à mon imagination, aux lectures de mon enfance, aux pages des magazines et aux films hollywoodiens ? Et puis je me souvenais : le tennis. Mais que venait donc faire le tennis dans un conte de fées ? Je n'en savais rien. Tous les autres semblaient néanmoins le savoir pour moi, tous ces gens très riches m'incluaient dans leur monde avec un naturel désarmant où j'ai d'abord vu un piège sournois avant de ne plus y prendre garde, tant ils me convainquaient que ma place était parmi eux.

Les hommes m'enviaient une célébrité qu'ils croyaient volontiers tombée du ciel comme un don divin. Ils s'extasiaient sur ma vitesse de déplacement, sur mes gestes techniques, surtout mon revers, qui, vus à la télévision ou depuis les gradins, leur semblaient d'un naturel parfait, d'une facilité enfantine, d'une élégance déconcertante,

dénuée de tout effort ; ils préféraient oublier, ou plutôt ne jamais envisager les heures d'entraînement douloureux, les tentatives et les ratages innombrables, les rectifications incessantes, les ajustements infimes, tout ce travail occulte d'école militaire avec l'entraîneur ou le préparateur physique dans le rôle du sergent, un travail qui au final tendait à faire passer pour un don inné ce qui relevait en réalité d'un apprentissage épuisant et ingrat.

Je ne veux pas dire que je manquais de talent, j'ai déjà signalé que j'étais sans doute le joueur le plus doué de ma génération. Mais dès mon plus jeune âge, mon père m'a fait bosser d'arrache-pied pour perfectionner mes coups, mon placement, ma préparation, ma tactique, mes filières de jeu, mes enchaînements, mon souffle, ma concentration. Ce n'est qu'au prix de ce labeur acharné, où je répétais dix fois, cent fois, mille fois le même geste en le dépouillant de tout superflu, de toute scorie, de toute afféterie, que j'ai acquis cette fameuse fluidité, ce naturel trompeur qui séduisait tant mes admirateurs, les convainquait trop facilement – ces esprits naïfs et paresseux, ces indécorables amateurs de contes de fées et d'images surfaites tirées de la mythologie – que, telle Athéna naissant toute armée du front de Jupiter, j'étais moi-même né avec une raquette dans la main gauche, prêt à servir un ace, et que déjà *in utero* je peaufinais coup droit et revers malgré le ralentissement regrettable des balles dû au liquide amniotique où je baignais encore. Sans doute croyaient-ils même que les douleurs ressenties par ma mère aux derniers mois de sa grossesse et les bosses qu'elle découvrait soudain sur son ventre rebondi étaient dues non pas à ces coups de pied décochés par tous les bébés au stade ultime de la gestation, mais à mes premières tentatives de

smash, d'amortie ou de passing-shot contre la paroi de son utérus qui me servait de mur d'entraînement certes incurvé, mais apte malgré tout à renvoyer vers moi une balle prématurée.

Pour rien au monde, les invités des fêtes organisées en mon honneur ne voulaient entendre parler de cet invisible travail d'esclave ou d'ouvrier à la chaîne : comme eux étaient nés riches, j'étais né champion de tennis. Rien d'autre ne comptait que cette autocongratulation célébrant les gènes de la fortune ou ceux du sport. D'ailleurs, ces gens ne voulaient entendre parler d'aucune forme de travail. Leur richesse était héritée, ils se contentaient de gérer sans effort un patrimoine familial transmis de génération en génération ; le reste du monde – celui où l'on trimait, suait et s'épuisait pour simplement survivre ou pour devenir champion de tennis – leur était indifférent.

Après deux ou trois coupes de champagne, certains hommes, sentant leur virilité menacée par ma seule présence, improvisaient un étrange et ridicule dialogue en forme de bras de fer : ils m'informaient par exemple d'un air satisfait qu'eux aussi avaient connu leur heure de gloire au tennis, qu'eux aussi avaient gagné un ou deux tournois dans les environs, qu'eux aussi avaient un jour envisagé une carrière de tennisman professionnel, avant bien sûr, m'expliquaient-ils avec un sourire mielleux et un clin d'œil complice, de remiser leurs raquettes et leurs boîtes de balles au placard pour consacrer leur énergie et leur temps à une activité « plus intelligente », « moins hasardeuse », « plus lucrative et plus raisonnable », « plus conforme à leur milieu ». Ils me faisaient ainsi comprendre en sous-main que j'étais un imbécile, un fou,

une espèce de prolétaire prêt à tout pour s'enrichir, alors qu'eux-mêmes, rentiers nonchalants, se voyaient dispensés de ce souci.

Je bouillonnais de rage, j'avais envie de les frapper. Leur niaiserie vaniteuse méritait un bon coup de raquette en pleine face. Je me contentais alors de tourner les talons sans un mot, la brusquerie de ma volte-face confirmant ainsi pour ces crétins ce qu'ils venaient de me laisser entendre : j'étais un grossier personnage, un ignoble tâcheron, un misérable représentant des classes inférieures, brièvement toléré parmi l'élite afin de confirmer que celle-ci ne constituait pas une caste fermée, repliée sur elle-même, et acceptait avec magnanimité de recevoir dans son intimité un étranger, à condition que le nouveau venu ait effectué un parcours impeccable dans son ascension financière et sociale – malgré ma fortune et ma célébrité nouvelles, j'étais loin d'incarner le parfait self-made-man respectueux de ses pairs –, à condition aussi qu'il montre patte blanche et se plie humblement aux rituels en vigueur, ce qui n'était pas mon cas.

Après ces rebuffades et ces humiliations plus ou moins volontaires que j'encaissais sans broncher, je plantais là mon interlocuteur ébahi, je me retournais vers le salon cossu, la terrasse ensoleillée, le jardin aux pelouses manucurées, et je cherchais la compagnie des femmes.

Lors de ces cocktails et de ces mondanités, elles adoptaient envers moi des attitudes beaucoup plus variées que les hommes : sensibles à mes exploits et à ma renommée, la plupart m'en félicitaient machinalement, avec une légère distraction, presque du bout des lèvres, comme s'il s'agissait là d'une simple formalité, d'une obligation à laquelle elles se pliaient de bonne grâce. Peu intéressées

par le tennis, ces rombières ou ces évaporées m'adressaient des compliments de pure convenance, comme elles auraient brièvement félicité une connaissance pour sa récente promotion avant de changer de sujet.

D'autres, plus généreuses ou plus intéressées par leur invité, loin de vouloir rivaliser avec moi sur le terrain viril des exploits sportifs, devinaient mon inconfort et s'efforçaient de me mettre à l'aise. Elles multipliaient les délicatesses, les attentions et les amabilités pour dissiper ma gêne, ma timidité, parfois mon effarement quand je me trouvais confronté à des codes de politesse ou de comportement dont j'ignorais tout, mais qu'elles-mêmes connaissaient par cœur pour les avoir pratiqués depuis toujours, au point qu'ils étaient devenus pour elles une seconde nature. Mon étrangeté, ma gaucherie et mon désarroi semblaient leur ouvrir un instant les yeux : ces femmes du monde saisissaient en un éclair l'artificialité de leurs habitudes ; mes hésitations, ma nervosité, parfois mes faux pas qu'avec moins d'empathie et davantage d'arrogance elles auraient pu attribuer à ma bêtise ou à mon manque de savoir-vivre, leur faisaient soudain sentir qu'elles-mêmes vivaient dans une cage dorée dont les bonnes manières constituaient les barreaux invisibles. C'était parfois pour elles une révélation troublante, qui n'avait rien à voir avec l'amour et dont je ricanais intérieurement, car malgré mes bévues je n'étais pas dupe de leur milieu. Ces femmes, souvent plus jeunes que la moyenne des invitées, et plus ouvertes, observaient les réactions de la plupart des hommes en ma présence ; elles comprenaient que j'étais un intrus rarement bienvenu, et elles désiraient me venir en aide, quitte à sortir de leur cage, et parfois pour le seul plaisir de cette escapade.

Certaines se montraient néanmoins incapables de supporter ce dévoilement brutal dont j'étais bien malgré moi la cause; elles se détournèrent alors de moi avec un dégoût instinctif et, comme leur mari, leur père ou leur frère que je venais de planter là, elles voyaient seulement en moi un goujat, un rustre indigne de les fréquenter, un invité d'honneur mal choisi, une erreur à ne pas répéter, un corps étranger à expulser au plus vite.

D'autres, plus courageuses ou curieuses, ou bien plus naïves, encore mues par autre chose que le simple intérêt ou le respect des bienséances, m'aidaient à me tirer d'un mauvais pas ou d'une bourde, meublaient d'une remarque spirituelle mes silences gênés, me prenaient le bras pour me soustraire à une moquerie ou à une insinuation malveillante, comme si elles avaient une chose urgente à me confier alors qu'elles voulaient seulement m'éviter une humiliation.

J'étais sensible à leur gentillesse. J'ai maintes fois remercié ces bonnes fées penchées sur le berceau de mon entrée dans le monde, mais je ne voulais pas de ce monde. Ma place était sur le court, un couteau entre les dents. J'étais si peu habitué à la générosité que je n'avais aucun respect pour cette qualité. Personne, surtout pas mon père, ne m'avait initié au lait de la tendresse humaine. Envers ces femmes délicates et attentionnées, que je soupçonne aujourd'hui d'avoir été admirables, dignes d'être aimées, j'éprouvais alors un mélange de vague reconnaissance et d'incompréhension. Pourquoi se donnaient-elles cette peine? me demandais-je autour de ma vingt et unième année. Je prenais leur générosité pour un excès de politesse alambiqué, une sorte de perversion des bonnes manières. Réfractaire à leur grâce désintéressée,

à leur légèreté rieuse qui cachait bien le trouble qu'elles ressentait non pas à cause de moi, mais parce qu'elles voyaient se déchirer tout à coup la tapisserie faussement raffinée de leur existence, je les traitais comme du menu fretin, une sorte de valetaille superflue. Au fond de moi, je les méprisais. Voici l'un de mes grands regrets : les imitant, j'aurais dû ouvrir les yeux à mon tour, reconnaître ou plutôt découvrir ces qualités qui m'étaient inconnues, apprendre d'elles à les apprécier, les admirer, peut-être les aimer. Je n'ai pas su leur faire la cour, car il n'y avait pas de place pour cela en moi. Leur charme et leur fragilité, leurs attentions et leurs sourires discrets auraient dû me pousser à me rapprocher d'elles. Au lieu de quoi, trop arrogant, je les ai ignorées, congédiées, parfois humiliées. J'étais incapable de les désirer. On ne désire pas une fée, surtout quand on y voit une soubrette.

Elles m'ont aidé au début de ma carrière, ces fées que je confondais avec les servantes du château ou de petites ramasseuses de balles, en tout cas des comparses qui ne participaient pas au grand jeu. Aveuglé par l'orgueil, préférant m'initier aux rituels rancés de la caste plutôt qu'essayer de mieux connaître ces femmes qui cherchaient à m'aider, je me suis bientôt passé d'elles et de leurs services. Car de cocktail en réception, j'ai assez vite trouvé mes marques, comme sur le court, face à un adversaire inconnu qui m'imposait d'abord son jeu avant que je m'y acclimate, apprenne à riposter et à renvoyer la balle en profitant de ses faiblesses. J'ai en effet découvert les failles de ces soirées chics, où s'est engouffré mon désir.

À côté des indifférentes confites en politesse, des oies blanches et des fées qui me laissaient de glace, une petite



moitié des femmes présentes à ces réceptions semblaient surtout convaincues qu'un champion tel que moi devait forcément être doté d'une virilité surpuissante. Leurs allusions plus ou moins directes, leurs œillades appuyées, leurs frôlements calculés, leurs sourires enjôleurs, leurs lapsus comiques ou leurs avances sans fard me suggéraient que bon nombre d'entre elles mouraient d'envie de vérifier très concrètement le bien-fondé de leurs convictions touchant aux performances de mon organe, avec préliminaires ou sans, préservatif ou pas. Mes talents au service, mes smashes imparables, mes amorties feutrées, mes revers subtilement coupés ou mes passing-shots fulgurants devaient, à leurs yeux, se traduire en mirobolantes estocades amoureuses, enchaînements de positions acrobatiques et de caresses inédites, veloutées ou violentes, pilonnages non pas du revers ou du coup droit adverses, mais de leur con.

Si j'allais à ces réceptions souvent ennuyeuses, c'était pour séduire une de ces femmes, ou une de leurs filles, conquises d'avance, peut-être deux de ces spécimens exotiques, avant de les entraîner avec leurs amis dans une discothèque, faire couler le champagne à flots, fumer quelques joints, finir de les séduire ou les convaincre toutes deux de rejoindre le lit *king size* de mon hôtel, ou plutôt de mon palace – lorsque je participais à un tournoi, j'imposais désormais aux organisateurs d'être logé dans la meilleure suite d'un palace –, pour me livrer jusqu'au petit matin aux joies d'échanges sans balles ni raquette, mais tout aussi exténuants.

C'est après ce genre de nuit blanche, souvent plus harassante qu'un combat à couteaux tirés en cinq sets, qu'à Indian Wells j'ai battu non pas mon piètre adversaire

du jour, mais le record du monde du match de tennis le plus court jamais joué en tournoi : perdu 6-0, 6-1 en vingt-sept minutes et dix-huit secondes, contre le terne bûcheron scandinave déjà évoqué. Loin de m'assagir et de me convaincre que je devais changer de vie si je voulais conserver mon rang dans les prochaines rencontres et au classement des joueurs professionnels, cette déroute m'a incité à sortir davantage, à boire encore plus de champagne, à essayer d'autres drogues, plus puissantes que l'herbe lénifiante, à multiplier conquêtes et coïts.

J'avais vingt et un ans. J'étais onzième joueur mondial et la coqueluche non seulement des amateurs de tennis, mais de ce qu'on appelle le grand public, celui qui préférera toujours *La Roue de la fortune* ou les courses hippiques à la finale de Roland-Garros ou de Wimbledon. Pour une fois, même ceux-là me regardaient jouer, avides de nouveautés et de coups d'éclat dans un sport qu'ils considéraient jusque-là comme soporifique. Ma célébrité télévisuelle était planétaire, les journalistes relayaient mes exploits sur les courts du monde entier et mes frasques dans les soirées chics, les boîtes de nuit ou les palaces ; ils concoctaient une espèce de cocktail sulfureux, composé en parties égales d'acrobaties inouïes au filet, de revers ahurissants, de déclarations fracassantes et de scandales mondains.

Depuis quelques mois, mon père s'était mis en retrait de ma carrière, confiant mon corps et mon esprit à une équipe de spécialistes chevronnés, choisis et embauchés d'un commun accord, après maintes discussions et en y mettant le prix : il y avait un préparateur physique bulgare, un masseur-kinésithérapeute-ostéopathe japonais, un tacticien prénommé Anton, ancien numéro huit mondial,

réputé pour sa connaissance du circuit, la finesse de ses analyses, la pertinence de ses conseils. Originaire de l'ancienne Allemagne de l'Est, Anton était un pragmatique sans état d'âme, un type froid et rébarbatif ayant déjà travaillé avec des joueurs prestigieux qui, chaque fois, s'étaient séparés de lui dans des circonstances troubles, officiellement «pour incompatibilité d'humeur». Toutes sortes de ragots et de rumeurs couraient sur lui, des bruits insidieux, des allusions malveillantes, touchant à l'argent, à son passé louche dans l'ex-RDA, à son tempérament calculateur – mais il était tacticien, et un tacticien n'est-il pas voué par essence au calcul des chances, à l'identification et à l'exploitation impitoyable des failles de l'adversaire? Avant de l'intégrer dans l'équipe, Thomas et moi avons préféré ne pas tenir compte de cette mauvaise réputation, d'autant qu'en coulisses tous les entraîneurs et les professionnels qui s'occupaient des joueurs étaient victimes de ces médisances, souvent infondées. J'écoutais Anton avec attention, je tenais compte de ses avis, j'infléchissais mon jeu selon ses consignes, car elles m'avaient déjà permis de gagner plusieurs matchs à l'issue indécise. J'avais enfin dans mon staff un agent grassement payé qui s'occupait de la logistique, des voyages, de mes rapports avec les médias, les sponsors, les autres joueurs, sans oublier les contrats publicitaires de mes équipementiers et aussi les clips de plus en plus nombreux que je trouvais le temps de tourner pour des banques, des vitamines miracles, des marques de raquettes, de chaussures ou de chaussettes, des shampooings, des déodorants, des parfums de luxe, jusqu'à des entreprises de l'agroalimentaire fabriquant des petits pois ou du corned-beef.

Si mon père désertait maintenant les courts, ce n'était